CONSIDÉRATIONS
N° 227.

PHYSIOLOGIQUES

SUR LE RÔLE QUE JOUE LA PENSÉE

DANS LA PRODUCTION DES PASSIONS ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 décembre 1824, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR LOUIS ÉVRAT, de Paris.

Les passions s'allument au feu de l'imagination.
J. J. ROUSSEAU.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1824.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

MESSIEURS

LANDRÉ-BEAUVAIS, DOYEN.
ALIBERT.
BÉCLARD, *Examinateur.*
BERTIN, *Examinateur.*
BOUGON, *Suppléant.*
BOYER.
CAYOL.
CLARION.
DENEUX.
DÉSORMEAUX, *Président.*
DUMÉRIL.
DUPUYTREN, *Examinateur.*

MESSIEURS,

FIZEAU.
FOUQUIER.
GUILBERT.
LAENNEC.
MARJOLIN.
ORFILA.
PELLETAN FILS.
RÉCAMIER.
RICHERAND.
ROUX.
ROYER-COLLARD.

Professeurs honoraires.

CHAUSSIER.
DE JUSSIEU.
DES GENETTES.
DEYEUX.
DUBOIS.
LALLEMENT.
LEROUX.
MOREAU.
PELLETAN.
PINEL.
VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

ADELON.
ALARD.
ARVERS.
BRESCHET.
CAPURON.
CHOMEL.
CLOQUET AÎNÉ, *Examinateur.*
COUTANCEAU, *Examinateur.*
DE LENS.
GAULTIER DE CLAUBRY.
GUERSENT.
JADIOUX.
KERGARADEC.
MAISONNABE.
MOREAU.
MURAT.
PARENT DU CHATELET.
PAVET DE COURTEILLE.
RATHEAU, *Suppléant.*
RICHARD.
RULLIER.
SEGALAS.
SERRES.
THÉVENOT.

Par délibération du 9 décembre 1789, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA BONNE MÈRE,

ET A MON ONCLE,

M. Jean-Alexis ÉVRAT,

Membre de l'Académie Royale de Médecine de Paris, et Chevalier des Ordres de la Légion-d'Honneur et de Constantinien de Naples.

Louis ÉVRAT.

CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES

SUR LE RÔLE QUE JOUE LA PENSÉE

DANS LA PRODUCTION DES PASSIONS.

AVANT-PROPOS.

Tant de phénomènes physiologiques et un si grand nombre de maladies ne reconnaissent souvent pour causes que les passions ; et on se trouve si fréquemment obligé d'avoir recours à elles pour obtenir la guérison de certaines affections, qu'il m'a semblé qu'elles ne sauraient être trop bien étudiées par un médecin. Cette idée m'a fait espérer que ce travail ne serait peut-être pas entièrement privé d'intérêt, et que je pouvais le présenter comme sujet de thèse.

C'est par la lecture des moralistes et des philosophes, c'est en méditant leurs ouvrages et nos traités de physiologie, et principalement en observant sur nous-mêmes et autour de nous que nous avons été conduits à tirer les inductions suivantes.

Je n'ai pas eu l'intention de traiter à fond les passions, sujet beaucoup trop vaste et bien au-dessus de mes forces. On doit donc s'attendre à me voir parler ici d'une manière presque exclusive de la pensée ou de l'influence du moral sur le physique. Aussi je préviens d'avance que je paraîtrai souvent trop absolu, n'ayant pas voulu excéder les bornes que je me suis prescrites. Les connaissances phy-

siologiques que j'ai dû acquérir m'empêchent de méconnaître la liaison intime qui existe entre le physique et le moral ; elles m'ont fait aussi apprécier l'influence réciproque qu'ils exercent l'un sur l'autre. Fatigué de n'entendre constamment accuser de pouvoir et d'activité dans les passions que l'organisation seule, et de la voir servir d'excuse facile et universelle, j'ai cherché à prouver que le moral n'est pas de son côté sans empire sur le physique, et particulièrement dans la production des passions.

Si, dans ce travail, je me suis contenté de donner de simples considérations générales, c'est qu'il m'a semblé qu'une thèse ne devait pas être un traité complet ; mais l'énoncé d'opinions et de principes qu'on devra soutenir, et j'ai cru par conséquent que de plus amples développemens appartenaient à la discussion.....

THÈSE.

Le plaisir et la douleur sont la source première des passions. L'un nous inspire de l'attrait, l'autre au contraire de l'éloignement. Telle est, pour ainsi dire, la boussole qui doit servir de guide dans le labyrinthe difficile où nous nous sommes engagés.

Il existe deux sortes de peines et de jouissances, les *physiques* et les *morales*. Ces dernières sont une source de passions beaucoup plus féconde que les autres.

Dans un travail sur un sujet aussi abstrait, je sens combien la clarté et la précision du langage sont nécessaires ; je ferai donc tous mes efforts pour atteindre ce but dans cette dissertation.

Si les jouissances physiques sont abaissées au-dessous des jouissances morales, et regardées comme peu estimables, n'est-ce point parce qu'elles sont bornées à l'individu, et de pure sensation? Le mot *moral* emportant avec lui l'idée de relation au moyen de la pensée, les plaisirs et les chagrins moraux ont été considérés comme étant d'un ordre plus relevé, parce qu'ils s'étendent aux autres, et

exigent l'exercice des facultés qui ennoblissent tant l'homme, et le placent au sommet de l'échelle des êtres animés.

Bien que l'homme porte au-dedans de lui une source constante de passions, il en trouve une autre plus puissante, et qui est même intarissable, dans ses relations avec tout ce qui l'entoure. Aussi est-il impossible de vivre sans passions, puisque chaque jour, chaque heure nous voient exposés à quelque épreuve nouvelle, et que l'homme ne saurait porter des efforts victorieux contre tant d'agressions, qu'il ne peut souvent ni prévoir ni maîtriser.

Avant d'avoir été mis en rapport avec ce qui l'environne, ce qui doit lui faire éprouver du plaisir ou de la douleur, l'homme ne saurait rien connaître, rien désirer, espérer ou craindre; mais à peine les organes des sens lui ont-ils fourni quelques notions, à peine a-t-il éprouvé des sensations qui lui ont procuré du plaisir, que celles qui le frappent et activent sa pensée, en lui inspirant de l'attrait, forment par là ce qu'on appelle *un désir;* tandis qu'au contraire les sensations qui lui font éprouver de la douleur, et activent sa pensée en lui inspirant de l'éloignement, donnent naissance à la *crainte.* Je crois devoir donner la définition des mots *pensée*, *désir*, *espérance*, *inquiétude* et *crainte*, parce qu'ils seront souvent employés dans le cours de cette dissertation.

Le mot *pensée* est pris ici dans un sens collectif pour exprimer l'ensemble des opérations de l'âme. Le désir est une activité de la *pensée* qui nous promet des sensations agréables ou des plaisirs, et nous porte à faire des efforts pour nous les procurer. Cette activité est excitée soit par une sensation nouvelle et présente, soit par la reproduction de sensations antérieures au moyen de la mémoire. L'espérance est une activité de la *pensée* qui ne s'exerce que sur des probabilités favorables, opposée en cela à la crainte et à l'inquiétude. Elle ne peut pas exister sans désirs : on ne désire, au contraire, que trop souvent sans espérer. L'inquiétude est une activité de la *pensée* provoquée par la présence de quelque danger, de quelque circonstance pénible, ou bien encore sans aucun motif réel. L'homme

alors, par une fausse direction donnée à sa *pensée*, se crée des peines imaginaires en ne considérant tout ce qui l'intéresse que sous un aspect défavorable, et cela sans fondement. La crainte est de même une activité de la *pensée*, motivée sur un danger évident ou supposé. L'espérance agit d'une manière très-favorable sur toute l'économie; elle contribue à l'entretien de la santé, à la guérison des maladies, et hâte la convalescence; tandis que la crainte nous dispose à contracter mille affections, et les aggrave.

Puisque les sensations sont si nécessaires et à la *pensée* et à nos relations avec ce qui nous entoure, il est facile de reconnaître que nos organes des sens peuvent être des agens de nos passions, ainsi que les autres organes que la *pensée* tient sous sa dépendance, tels que ceux du mouvement et de la voix. Parmi les organes des sens, il en est un qui ne nous procure que des sensations entièrement bornées à l'individu, et que la mémoire ne peut point seule reproduire sans la présence de l'excitant, qui vient alors rappeler une sensation antérieurement perçue : c'est le goût. La vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher nous servent sous les deux rapports physique et moral. Nous leur adjoindrons la voix, qui est la messagère de la *pensée*.

Par un bienfait de la nature, un sentiment de bien-être et de plaisir accompagne l'exercice sage et modéré de nos fonctions. Mais l'homme n'abuse-t-il pas à chaque instant de cette faveur ? Par ignorance ou par l'erreur de la *pensée*, avide de jouissances, et dans l'unique but de s'en procurer, il méprise les leçons de l'expérience, et court à sa propre perte, en convertissant les instrumens de sa conservation en instrumens de destruction. L'abus des odeurs, la passion de la gourmandise, l'ivrognerie, le libertinage, l'onanisme, la passion de certains exercices du corps, etc., sont des preuves irréfragables de ce que je viens d'avancer.

Chaque sens peut devenir un moteur de passion en éveillant la *pensée*, et faisant naître des désirs qui se rapportent à lui, car ils nous offrent tous une source spéciale de curiosité ou de désirs. La curiosité saurait-elle exister sans la *pensée*, qui enfle, exagère un plai-

sir qu'elle promet ? C'est particulièrement en nous mettant sans cesse en rapport avec ce qui nous entoure, que les organes des sens signalent une activité plus ou moins puissante pour produire l'ensemble des phénomènes qui constituent les passions. Ici le goût est comme je l'ai fait remarquer plus haut, pour ainsi dire nul ; mais il n'en est pas de même de la vue, de l'ouïe, du toucher et de la parole. En effet, outre les plaisirs que nous recevons directement par chacun des organes qui exécutent ces fonctions, ne sont-ce pas eux qui nous avertissent qu'on nous blâme ou que nous sommes applaudis, qu'on nous menace, que nous sommes injuriés, que nous déplaisons ou que nous sommes préférés, etc. Après ce court exposé, je dirai quelques mots sur les passions, afin de mettre plus d'ordre et de clarté dans ce travail. Elles naissent de nos besoins, de nos désirs, de nos habitudes, de nos sentimens, de nos rapports avec nos semblables, et ce qui nous environne, et enfin des circonstances de la vie dans lesquelles nous nous trouvons.

On considère comme innés les sentimens et un grand nombre de besoins, d'habitudes et de goûts particuliers que montrent les hommes dans le cours de leur vie ; je ne partage pas cette opinion.

Les passions ne sont point des êtres simples ; car c'est à un ensemble de phénomènes et de symptômes suscités par certaines causes et provocations qui viennent agir sur notre organisation, ainsi qu'aux autres effets qui leur succèdent, qu'on donne les noms de *colère*, *indignation*, de *haine*, de *désespoir*, etc. Lorsqu'on s'occupe d'un être aussi complexe, il faut embrasser à la fois les conditions et circonstances dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle *une passion*. Ainsi que je l'ai annoncé, je me bornerai à parler ici de l'influence de la *pensée* dans la production des passions. Celles qui se rapportent uniquement à l'organisation, sont parfaitement connues et ont été admirablement expliquées dans les traités de physiologie.

Nos besoins, nos désirs et nos habitudes sont-ils constamment le résultat d'une impulsion de notre organisation ? On ne peut nier que la faim, la soif, le besoin d'exercer toutes les fonctions de la vie, ne

soient des besoins dépendans de l'organisation : besoins qui, s'ils n'étaient point satisfaits, pourraient devenir irrésistibles et produire des désordres plus ou moins graves. Mais, sans nous arrêter à la différence si tranchée que présentent les besoins, les goûts et les habitudes dans toutes les classes de la société et les diverses professions, ni à celle qu'ils offrent, suivant l'éducation qu'on a reçue, suivant l'état de richesses, d'aisance, de gêne ou de pauvreté, il nous est cependant impossible de ne pas rappeler qu'ils ne sauraient être les mêmes chez les personnes qui vivent dans la mollesse et le repos, et celles qui sont pour ainsi dire condamnées à une activité constante et nécessitée. En observant donc en général, chacun de nous n'est-il point frappé par le nombre de goûts et d'habitudes que les circonstances si impérieuses qui nous environnent nous font contracter malgré nous, ainsi que par le nombre de ceux que nous contractons volontairement, et qui sont si contraires à notre organisation ? C'est principalement pour ces derniers que la *pensée* mal dirigée déploie une activité, et l'exemple un pouvoir qu'on ne saurait s'empêcher de reconnaître.

La faim est un besoin, un avertissement organique; et prendre de la nourriture pour réparer les pertes que nous avons faites se rapporte à ce besoin; mais continuer de manger dans l'unique but de se procurer des sensations agréables, se surcharger l'estomac lorsque depuis long-temps cet organe a reçu ce qui suffirait pour l'entretien des autres fonctions, et s'exposer aux inconvéniens et aux maladies qu'un tel excès pourra faire naître, ne doit être attribué qu'à l'erreur de la *pensée*. L'homme alors, pour activer les organes qui se refusent aux excès, est obligé d'avoir recours aux épices et à d'autres excitans divers. Ceci peut s'appliquer à l'abus des boissons. On croit s'être excusé en rejetant sa propre faute sur les organes, parce que celui qui est grand buveur éprouve, en effet, une soif plus ardente que d'autres. Mais ce besoin a-t-il toujours été le même ? et doit-on le considérer comme dépendant d'une disposition normale ? Je pourrais me dispenser de redire que les organes qu'on exerce fré-

quemment acquièrent plus de force, qu'ils contractent eux-mêmes des habitudes par la répétition des mêmes actes, et que ces habitudes acquises peuvent se transformer en autant de besoins organiques, qui finissent par devenir aussi tyranniques et aussi irrésistibles que s'ils eussent été primitifs. On doit donc faire une distinction entre l'exercice convenable de nos organes et l'abus que nous en faisons. L'un dépend de l'organisation, l'autre de l'erreur de la *pensée*. Les enfans sont empressés d'imiter ceux qui sont plus grands qu'eux. Plus âgés, ils croient se donner de l'importance et se figurent qu'ils sont hommes parce qu'ils cherchent à copier d'autres hommes : heureux s'ils trouvent et suivent de bons modèles ! Le docteur *Price* ne peut pas concevoir qu'un être raisonnable se résigne de plein gré à la douleur, ou bien à ce qui lui sera préjudiciable. Cependant l'expérience nous démontre à chaque instant le contraire. Le jeune homme qui par imitation et par l'erreur de la *pensée* se détermine à boire pour la seconde fois de l'eau-de-vie ou toute autre liqueur spiritueuse, celui qui renouvelle une première tentative de l'usage du tabac à fumer, etc., n'ignorent pas qu'ils vont éprouver des sensations désagréables et même très-pénibles ; mais ils supposent qu'il doit en coûter pour donner de soi une certaine opinion. C'est ainsi que l'homme contracte par imitation des habitudes qui l'exposent à la douleur et à milles maladies, et que, par une *pensée* mal dirigée, il se fait un point d'honneur de surpasser les exemples qu'il a sous les yeux. Combien de jeunes gens instruits prématurément se livrent aux excès des plaisirs de l'amour et devancent l'époque à laquelle ils pourraient accuser l'organisation ! Pour prouver l'influence de l'émulation, ne suffirait-il pas de citer encore le libertinage, toutes les extravagances inouïes qu'il enfante, et les efforts que font entre eux ceux qui s'y abandonnent afin de l'emporter les uns sur les autres ? Cette remarque du pouvoir de l'exemple n'a échappé à personne, et J. J. Rousseau en particulier recommande dans son traité sur l'éducation de ne rien négliger pour soustraire à sa pernicieuse influence le jeune homme : car il cède, ajoute-t-il, plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, et l'amour-propre fait plus de libertins que la

passion de l'amour. *Cabanis*, qui n'a, pour ainsi dire, parlé que de l'influence du physique sur le moral, s'exprime cependant, ainsi, p. 168, t. 2 : « On sait que les désirs de l'amour, les caprices de « l'imagination qui s'y rapportent, les erreurs de la sensibilité qui « les entretiennent, survivent trop souvent à la faculté de satisfaire « ces désirs, état de désordre physique et moral funeste par lui-« même, mais capable d'ailleurs de produire secondairement une « foule de désordres nouveaux plus graves et plus funestes encore. » Ce n'est jamais impunément que l'homme abuse des sources de plaisirs que la nature a mis à sa portée. Les excès de table changent sa constitution, le disposent aux maladies inflammatoires, et spécialement à celles des organes contenus dans l'abdomen, à l'apoplexie, aux affections convulsives, rhumatismales, à la goutte, etc. Les abus des plaisirs de l'amour l'énervent, le rendent inhabile à mille occupations diverses, et souvent le conduisent à l'idiotisme. Ce que j'ai dit de tous les excès en général je le répéterai à l'égard des exercices du corps, tels que la chasse, la danse, tous les jeux de la jeunesse, pour lesquels l'émulation et l'exemple sont des stimulans si puissans. Mais l'homme, en choisissant des modèles différens, est susceptible de prendre des habitudes entièrement opposées, savoir celles du travail, de la tempérance et de l'ordre. Ces détails suffisent pour prouver qu'il est des habitudes acquises indépendamment de l'organisation, habitudes que nous devons, la plupart du temps, à ceux avec qui nous vivons, à nos parens, à nos instituteurs, à nos amis, à ceux qui ont des rapports avec nous. A l'appui de notre assertion contre les besoins et désirs réputés organiques, et en faveur de nos idées sur le pouvoir de la *pensée* bien dirigée, nous rapporterons l'opinion de M. le professeur *Désormeaux*, qui, à l'article *grossesse* (Dictionnaire de médecine) fait cette remarque : « On a beaucoup redouté les « effets des désirs, des volitions, des envies des femmes, qui por-« tent quelquefois sur des objets bizarres. On a observé chez quel-« ques-unes des déterminations irrésistibles qui les portaient à des « actions barbares, horribles; mais ces cas sont de véritables aliéna-

« tions mentales dont la grossesse était seulement une des causes, « et ne lui appartiennent pas exclusivement. L'intensité de ces désirs, « de ces volitions a été en général fort exagérée. Les femmes peu- « vent fort bien y résister et les oublier ; et depuis qu'elles reçoivent « dans leur jeunesse une meilleure éducation, les exemples de ces « caprices deviennent de plus en plus rares. » Je joindrai encore ici le passage suivant extrait de M. *Adelon*, professeur de physiologie : « Il est plusieurs de nos fonctions dont l'exercice est laissé à notre « volonté, et que nous pouvons conséquemment ou épuiser par un « emploi excessif, ou laisser rouiller par une inaction non moins « funeste, ou enfin étendre et développer par un usage convenable. « On sait, en effet, que l'exercice convenable d'une fonction donne à « cette dernière toute la perfection possible, parce que son organe « est alors mieux nourri, et a acquis plus de prestesse dans son jeu; « qu'au contraire, et par des raisons inverses, l'inaction d'une fonc- « tion la laisse au-dessous du degré de perfection qu'elle peut at- « teindre ; et qu'enfin l'exercice exclusif d'un organe l'épuise à la « longue, et le rend impuissant. »

Les enfans doivent fixer l'attention des philosophes, aussi-bien que celle des médecins. Souvent on se plaint des goûts, des habitudes et des petites passions auxquels ils se livrent. Avant de les accuser, que ceux qui les élèvent se rappellent quel est le pouvoir de l'exemple. On ne saurait être trop en garde contre soi-même avec les enfans. Leurs observations sur notre propre conduite et nos actions prouvent à chaque instant combien l'homme est souvent aveugle et injuste. Qui n'a pas entendu un enfant dire, quand on fait quelque chose qui lui a valu des réprimandes, et quelquefois une correction : Pourquoi faites vous cela? Commander le travail et donner l'exemple de la paresse et de l'inactivité; se montrer capricieux, emporté, injuste, et commander la soumission et la patience, cela n'implique-t-il pas contradiction ? n'est-ce pas créer et détruire en même temps que de vouloir de la part des enfans de la douceur et des égards envers ceux qui nous servent;

tandis qu'on est avec eux exigeant, fier et inhumain ? Si les enfans sont friands, et même très-gourmands, la faute doit, la plupart du temps, en être imputée aux parens. En effet, loin de les distraire, de les occuper et de les promener, si on les expose sans cesse à la tentation par défaut de réflexion ou pour se débarrasser de leur importunité ; si on offre à leurs yeux des tables chargées de sucreries, de fruits et de pâtisseries, l'enfant s'habituera à répéter des sensations agréables; il refusera pendant le repas des alimens bons et nourrissans, parce qu'il se réserve pour les confitures, les gâteaux et les dragées. Voilà comment, sans s'en apercevoir, on donne aux enfans des goûts et des habitubes qu'on blâmera dans la suite; mais on aura oublié qu'on est en partie coupable. On a remarqé des enfans colères, prompts à se venger. Comme ils sont étrangers aux épigrammes, aux injures, ainsi qu'à d'autres vengeances semblables, et ne connaissent que la douleur physique, lorsqu'ils sont irrités, ils cherchent à battre ou à procurer de la douleur. Si vous désaprouvez la vengeance, si elle vous paraît odieuse, pourquoi donc, avant même qu'il ait atteint l'âge d'un an, habituez-vous votre enfant à frapper un meuble qui l'a fait tomber ? Pourquoi le portez-vous vous-même vers son frère, afin qu'il le frappe ; parce que celui-ci l'aurait contrarié ?

Nos actions ne sont autre chose que l'exécution de nos *pensées*. Je demanderai si elles sont toutes suscitées par une simple disposition organique générale ou particulière, si elles sont irrésistibles, ou bien si elles peuvent être délibérées par la réflexion, approuvées et rejetées par le jugement; après quoi la détermination viendrait nous dévoiler ce dont l'individu qui agit est capable? Les idées qui nous viennent de notre organisation ne sont pas les seules que nous ayons et que nous devions nécessairement suivre. Et s'il était possible que chacun de nous pût rendre aux autres les idées, les goûts, les sentimens et les passions dont il est redevable à l'exemple, à l'émulation, à la contrainte, et non à l'impulsion de son organisation, quel lot resterait-il à un grand nombre d'entre nous ? Puisque les habitudes que

nous fait contracter l'erreur de la *pensée* peuvent modifier notre organisation, changer notre tempérament, toute notre constitution enfin, c'est donc à tort que dans le cours de la vie l'homme, souvent le seul auteur de tant de désordres et de maux, n'accuse cependant que son organisation, qui a été transformée et détruite presque de propos délibéré.

Je considère la *pensée* comme un des élémens de nos sentimens moraux. Ceux-ci naissent de nos rapports avec nos semblables. Ce sont des impressions que nous éprouvons à leur égard, impressions pénibles ou agréables, qui nous rapprochent ou nous éloignent, donnent lieu, la plupart du temps, à certains phénomènes physiologiques, et ne sauraient exister sans la *pensée*. En effet, les organes des sens entretiennent nos relations; mais c'est la *pensée* qui les apprécie, et qui entretient, exagère, renouvelle ou réprime les impressions que nous recevons. Nos sentimens peuvent naître avec la rapidité de l'éclair, comme ils peuvent n'avoir qu'une progression lente, que dirigent de concert et les impressions et la *pensée*. Des observations nombreuses et de mûres réflexions m'ont porté à nier l'innéité de nos sentimens, aussi-bien que celle d'un grand nombre de besoins, d'habitudes et de talens particuliers. En effet, les sentimens pourraient-ils préexister aux circonstances et aux causes qui doivent les faire éclore? Et s'ils se composent d'impressions et d'idées, comme il est bien reconnu maintenant que ni les unes ni les autres ne sont point innées, on peut conclure avec raison que les sentimens ne le sont pas non plus. Je n'ignore pas cependant que l'homme apporte en naissant et qu'il doit à son organisation certaines dispositions qui pourront, suivant les circonstances dans lesquelles il se trouvera, demeurer nulles ou se manifester, et dans ce dernier cas le rendre capable des résultats les plus surprenans. Mais il y a loin d'une disposition aux effets, qui n'en découleront que si on les cultive. Je ne pense donc point qu'on naisse poëte, ni musicien, ni architecte, non plus que mécanicien. Vaudrait autant soutenir qu'on naît instruit, lettré, rhéteur, ou bien encore médecin. L'homme, au moment de sa naissance, est nul; il

apporte des dispositions et des aptitudes, mais non pas des connaissances; et tout ce qui est un résultat, tout ce qui exige pour être obtenu un concours de circonstances particulières et propices, une instruction spéciale, des essais, des efforts et des travaux soutenus, n'est pas inné. Il y a aussi loin d'une disposition aux effets qu'on peut en attendre; que du projet, du plan d'un architecte à l'exécution, à l'achèvement d'un édifice. Notre organisation influe nécessairement sur nos sentimens, puisqu'ils résultent d'impressions et d'idées. Mais comme la *pensée* est loin d'être inactive à leur égard, je vais entrer dans quelques détails relativement à eux, et je chercherai en même temps à démontrer que les sentimens ne sont pas innés.

Amour filial. L'enfant élevé loin de son père et de sa mère ne ressent absolument rien pour eux. Il les voit s'éloigner ou arriver près de lui avec la même indifférence, et cela jusque dans un âge assez avancé. Bref, il n'éprouve rien pour eux. A la vérité, ce que d'autres ressentent pour leur mère, il le ressent pour sa nourrice. Ce sentiment est si peu prononcé dans l'enfance, même lorsqu'on a été élevé dans la maison paternelle, qu'on perd ses parens sans chagrin, sans regrets, sans souvenirs. La privation de l'habitude est la seule qui importune, et pour bien peu de temps. Comment avoir des regrets, si on n'a pas l'idée de la perte qu'on vient de faire, en un mot, si on ne la connaît pas? Ici le rôle de la *pensée* se dévoile. Ce n'est que de dix à vingt ans qu'on aime réellement dans toute la force de son amour son père et sa mère. En effet, dans l'enfance nous ne les aimons que pour nous; mais plus tard, c'est un sentiment de reconnaissance que nous éprouvons pour eux, parce qu'alors par la *pensée* nous apprécions tous les sacrifices immenses qu'ils ont faits pour nous, tous les soins, toutes les attentions, les peines, les privations, les maux que nous leur avons nécessités, et les chagrins que souvent nous leur avons causés. Un tel dévouement, une abnégation de soi-même si constante, si héroïque, lorsque nous savons les sentir, nous pénètrent et nous commandent en retour un amour sans bornes : il a été la plupart du temps si chère-

ment acheté! Lorsque vient l'âge de la puberté, le jeune homme sent la sphère de la vie s'accroître; il éprouve des agitations tumultueuses jusqu'alors inconnues ; des désirs nouveaux lui révèlent qu'il est accessible à des sentimens nouveaux : il est distrait de l'amour filial. On ne peut donc point concevoir sans la *pensée* ce sentiment, qui n'est autre chose que la reconnaissance envers les auteurs de nos jours. Mais, l'expérience le démontre, nos sentimens sont, en général, en raison de ceux qu'on a pour nous. Donner et recevoir, voilà la chaîne, le commerce de la vie. Les enfans viennent après leurs père et mère : c'est à ceux-ci à donner ; aux autres, à rendre ce qu'ils auront reçu. Je m'arrête, et j'ai dit assez. Il est de mauvais fils......... malheureusement il est aussi de mauvais pères!

Amour maternel. A peine mariée, la femme désire ardemment être mère ; et lorsqu'elle a acquis la certitude que ce moment arrivera, combien sa *pensée* devient active! Elle se rappelle tout ce que sa mère a fait pour elle. Par la *pensée*, avant qu'il soit né, elle déverse l'affection qu'elle a pour son mari sur son enfant, le fruit de ses amours, et s'impose déjà des devoirs envers lui. C'est ainsi que la femme se dispose à l'avance à recevoir mille impressions diverses, et prépare, pour ainsi dire, son système nerveux en l'excitant par la *pensée :* lorsqu'enfin elle ressent les douleurs de l'enfantement, précurseurs inséparables de tant de plaisirs et de bonheur. Aussitôt que son enfant est né, qu'elle entend ses cris : souffrances inouïes, dangers qu'elle a courus, tout est oublié! La mère est tout entière aux impressions que lui cause la vue de son enfant. Loin de lui reprocher les maux affreux qu'il lui a fait endurer, dans son ivresse elle semble n'être occupée qu'à le remercier des jouissances qu'il lui procure.... Une mère est-elle abandonnée ou malheureuse, sans son fils, elle serait seule dans l'univers! Son amour pour lui s'accroît davantage, toutes ses pensées, toutes ses actions, tous ses mouvemens se rattachent à lui.

Pourquoi sommes-nous obligés de ne pouvoir nous refuser à croire

qu'il est des pères et des mères qui volontairement n'ont point connu leurs enfans! Aussi que d'individus n'ont jamais éprouvé l'amour filial, et ne peuvent par conséquent juger et apprécier ce sentiment que par comparaison. Ils ont été plus d'une fois témoins des tendres soins qu'un père prodiguait à ses enfans en leur présence ; ils ont vu couler ses larmes à la moindre indisposition d'un fils chéri ; ils ont calmé des inquiétudes trop précipitées et trop profondes, et par la *pensée* ils enviaient le bonheur d'être aimé par un père.

Amitié. C'est par la *pensée* que nous apprécions les qualités que possède celui que nous choisissons pour ami et que nous associons à notre existence. L'amitié est un des liens les plus forts, les plus constans, les plus purs. Elle n'est point intéressée, ainsi que l'amour, ni exposée aux mêmes désenchantemens. Notre ami est associé à notre existence, puisque ses plaisirs, ses chagrins rejaillissent sur nous. Et comment pourraient-ils nous atteindre sans la *pensée?* Nos sentimens, ai-je dit, se composent d'impressions et d'idées ; or, qui ne sait pas qu'aimer c'est éprouver un sentiment de plaisir lorsqu'on voit celui qu'on aime ou lorsqu'on est avec lui? c'est éprouver, même en son absence, un sentiment de plaisir lorsqu'on pense à lui (donc la *pensée* renouvelle des impressions) ; c'est chercher par la *pensée* les moyens de lui causer de la satisfaction ; c'est le consoler, c'est enfin travailler à le rendre heureux. Si, par les chagrins auxquels nous sommes exposés dans le cours de la vie, l'homme, accablé sous le poids de ses peines, tombe dans le plus affreux découragement, frappé d'une insensibilité qui le glace et l'étonne lui-même, est-il seul, le désespoir s'empare de lui, il croit ne plus tenir à son existence ni à rien au monde.... Il se trompe, s'il a un ami.

Reconnaissance. Nous ne saurions être reconnaissans, si on n'a pas fait préalablement quelque chose pour nous. N'avons-nous pas tous remarqué que ce sentiment suivait la règle, la mesure des idées que nous avions sur l'objet du service qu'on nous a rendu, celle de l'in-

térêt, du prix qu'il avait à nos yeux ? La *pensée* n'accroît-elle pas notre reconnaissance ? ne lui donne-t-elle pas plus de force quand on réfléchit sur la délicatesse avec laquelle on nous a obligés, et sur les difficultés, les peines qu'on a dû se donner pour nous ?

La signification générale du mot *sentiment* ne se borne pas seulement au sens qu'on lui a donné ici. Ce mot s'étend et s'applique encore aux idées, aux opinions, aux principes et aux devoirs que chacun de nous se crée par la pensée, ainsi qu'à notre conduite et aux actions qu'elle dirige. Nos sentimens diffèrent, en général, suivant les idées que nous avons des rapports et des liens qui nous unissent les uns aux autres ; suivant l'éducation que nous avons reçue, les préjugés, l'exemple et les modèles que nous choisissons ; suivant les devoirs que nous nous imposons, les épreuves de la vie, et suivant le genre d'occupations auxquelles nous nous livrons. L'intérêt, l'influence des idées des autres, le désir de se singulariser, nos lectures, nos habitudes morales, douces, aimantes, vertueuses ou égoïstes et vicieuses, apporteront encore de grandes modifications dans nos sentimens, qui peuvent être modérés par une *pensée* froide et raisonnable, ou exagérés par une imagination trop ardente.

Il a été dit ailleurs que les passions sont des êtres collectifs. En effet, peut-on les concevoir sans la présence d'une cause quelconque agissant d'une manière plus ou moins vive sur notre organisation, dont l'état et le trouble se décèlent alors par des phénomènes physiologiques variés qui entraînent après eux d'autres effets secondaires ? Or, c'est à l'ensemble de ces symptômes différens, auxquels participent les facultés intellectuelles, que nous donnons, suivant leur forme et leur nature particulières, les noms de *colère*, *vengeance*, *joie*, *tristesse*, *haine*, *ambition*, etc. Il me semble qu'on ne doit point séparer de l'étude des passions l'étude des causes susceptibles de faire naître les symptômes qui les constituent et celle du mode d'action de ces causes. Fidèle au plan que je me suis tracé, je m'occuperai spécialement du rôle que joue la *pensée* dans la production des passions.

Chez l'homme en proie à une passion quelconque, l'état et le jeu des fonctions de la vie offrent à des degrés différens des changemens ou phénomènes insolites, favorables ou nuisibles, accompagnés d'exaltation ou de prostration générale. Ces phénomènes physiologiques suscités à la suite d'impressions se manifestent de la manière suivante dans les diverses fonctions : *sensibilité*, impression plus ou moins vive, agréable ou pénible, congestion sanguine vers la tête, imminence d'apoplexie, excitation ou collapsus, et perte de connaissance ; symptômes extérieurs des différentes passions que dévoilent l'état des fonctions intellectuelles, l'expression de la physionomie, celle des yeux, des sourcils et des lèvres en particulier ; la rougeur et la pâleur de la face, le son de la voix, et l'articulation de la parole ; agitation générale, insomnie, mouvemens des membres impossibles, gais, menaçans ou convulsifs ; chaleur du corps augmentée ou diminuée. *Circulation* concentrée à l'intérieur, ou répartie également dans toute l'économie, battemens du cœur désordonnés, énergiques ou imperceptibles. *Respiration* activée ou ralentie, soupirs, sanglots, rires, imminence de suffocation. *Digestion*, cessation instantanée de l'acte de cette fonction, douleur très-pénible rapportée à l'estomac, inappétence, nausées, vomissemens, coliques intestinales, diarrhée, excrétion subite et involontaire des matières fécales et de l'urine, sécrétion du foie pervertie, passage de la bile dans l'estomac, choléra-morbus, ou résorption de ce liquide, et ictère, etc. Le trouble des viscères contenus dans la poitrine et dans la cavité abdominale n'échappant à personne, c'est à ces organes, et spécialement au cœur, qu'on a coutume de rapporter certaines passions, et c'est le système nerveux ganglionnaire que certains physiologistes regardent encore comme leur siége. Je pense cependant qu'on doit considérer comme secondaires les symptômes que nous offrent la circulation, la respiration et la digestion.

Traitant les passions d'une manière générale, je laisserai de côté la division des tempéramens. De plus, on sait que les individus d'un tempérament soit sanguin, bilieux, mélancolique, nerveux ou lymphatique peuvent tous être accessibles aux mêmes passions, à la colère,

à la joie, à la tristesse, à l'indignation, à la haine, à l'amour, à la jalousie, à la vengeance. à la pitié, à la commisération, à la crainte, à l'inquiétude, à l'ambition, à la frayeur, au courage, à la honte, à la soif des honneurs, des richesses; à la passion du jeu, à l'orgueil, à l'amour-propre, à la gourmandise, à la tempérance, à l'avarice, à la générosité, etc. Je ne vois dans les tempéramens qu'une prédisposition, mais non pas une nécessité, parce qu'on serait sanguin, de n'éprouver jamais de chagrin, de n'être sensible qu'à la joie, d'être en amour inconstant et volage, de commettre des excès de table, d'être bon, généreux, aimable, jamais fidèle ni méfiant, avare, egoïste, ou peu sensible à la peine et aux maux d'autrui. Je dirai de même, au sujet du mélancolique généralement méconnu et calomnié. Il n'est point condamné à une tristesse constante, à l'insensibilité, à l'avarice, à l'intolérance, à ne jamais ressentir de joie ou de satisfaction, à ne vivre que pour lui seul: et tel mélancolique froid, réservé, peu aimable dans le monde, a pu offrir un commerce doux, agréable et vraiment délicieux dans l'intimité privée. Puisque la présence et l'activité d'un excitant, d'une provocation, sont nécessaires pour qu'une passion soit produite, je vais m'occuper de ces causes excitantes, et en particulier de celles qui naissent de nos rapports avec ce qui nous entoure, et principalement avec nos semblables, et des circonstances de la vie dans lesquelles nous nous trouvons. Ces relations et circonstances pourraient-elles agir sur notre organisation et susciter en nous des troubles physiologiques par une voie autre que la *pensée*, qui les interprète, les apprécie, les juge, exagère leurs conséquences, et qui suppose à l'avance des suites qui peut-être n'auront point lieu? Son rôle ne se borne pas uniquement à être de la sorte un moyen de transmission; elle agit encore comme cause provocatrice de passions en l'absence d'excitans réels. Il n'est guère possible de rassembler toutes les causes susceptibles de nous émouvoir et de nous rendre passionnés; mais néanmoins je vais en réunir quelques-unes dans le tableau suivant. Tout ce qui est capable de nous nuire ou de nous être utile, de produire en nous un sentiment, soit pénible, soit agréable d'une manière réelle, ou que la *pensée* nous fait supposer

tel ; ce qui blesse ou flatte nos sentimens, nos désirs, nos intérêts, nos opinions, nos goûts, nos habitudes, nos mœurs, nos principes, nos devoirs ou ceux des nôtres ; la conduite que tiennent envers nous les personnes avec lesquelles nous vivons, nous avons des rapports ; tous les désirs que la *pensée* peut enfanter, ce qui leur sourit ou s'oppose à eux, ainsi qu'à nos projets ; l'intérêt, l'opinion, les préjugés, le respect humain, la mode ; tout ce qui tend à nous rabaisser et à élever les autres à notre préjudice ; les talens de toute sorte ; tout ce qui établit entre les hommes quelque comparaison ou rivalité ; le désir de briller, de surpasser les autres en luxe, en ostentation ; la réputation, les avantages de la naissance, du rang, de la fortune, de la beauté, des perfections du corps, de l'adresse ; ceux des qualités morales si improprement appelées *qualités du cœur* et celles de l'esprit ; les succès qu'ils nous font obtenir dans le monde, le désir de plaire, de voir les autres s'occuper de nous ; la présence de témoins, l'exemple, l'émulation, l'expression de la physionomie douce, bienveillante ou hautaine et dédaigneuse ; les gestes, le ton, l'accent de la voix ; la louange ou la raillerie, les reproches, l'injustice, le ridicule, les injures, la découverte d'une intention méchante ; l'ignorance dans laquelle nous sommes de ce qui doit nous arriver ; les passions des autres, les institutions et les tourmentes politiques, etc., etc. ; enfin toutes les circonstances qui nous environnent et agissent sur notre organisation au moyen de la *pensée*, éveillent en nous un sentiment de plaisir ou de douleur, peuvent être considérées comme autant de causes susceptibles de produire les phénomènes à l'ensemble desquels on donne le nom de *passions*.

J'ai déjà fait remarquer qu'il est des besoins, des désirs, des goûts et des habitudes qu'on ne doit rapporter qu'à l'influence de la *pensée* sans impulsion primitive de la part de l'organisation. La *pensée* peut donc créer des causes provocatrices de passions ; il faut ajouter ici tous les désirs multipliés et sans cesse renaissans qu'elle enfante : désirs dont elle est redevable à l'exemple, à l'émulation, à la mode, aux préjugés, à l'amour-propre, à notre situation particulière, à notre

fortune, aux sociétés que nous fréquentons, à l'oisiveté, à notre jugement faux ou sain, aux circonstances qui nous environnent, et souvent au hasard. Les idées que chacun de nous se formera de ce qu'il suppose capable de lui procurer de la satisfaction, de la peine, de la joie et le bonheur, seront autant de sources de désirs, de projets et de passions créés par la *pensée*. Parmi ces dernières ne peut-on pas compter les suivantes, l'espérance, la crainte, l'inquiétude, la joie, la tristesse, l'amour-propre, l'orgueil, la vanité, l'ambition, la soif des richesses, ou cupidité; la passion du jeu, l'avarice, la jalousie, l'amour de la gloire et de la patrie, etc.?

L'amour-propre est-il autre chose que l'exercice de la *pensée* ayant pour point de départ et pour but l'homme lui-même? D'après la nature de nos idées et celle de notre jugement, il nous porte à diriger nos désirs et nos efforts vers la perfection et le bonheur, ou bien il nous aveugle, et pourrait souvent être traduit par ces mots *vertu*, *vanité*, *orgueil*, *fatuité*, *jalousie*, *erreur*, *entêtement*, *sottise*. Or, les mots *fatuité*, *entêtement*, *vanité*, *erreur*, *sottise*, sont des expressions que nous employons pour désigner autant de faux jugemens.

L'orgueilleux est celui qui ne sait point apprécier le mérite des autres, mais qui en revanche s'exagère le sien par la *pensée*, et qui, la plupart du temps, se suppose très-gratuitement celui qu'il n'a pas. Il est facile de prévoir qu'un tel homme par la *pensée* se prépare un grand nombre de désappointemens, de blessures d'amour-propre, et par conséquent de provocations à la tristesse, à la colère, à la haine, à la vengeance, etc.

N'est-ce pas la *pensée* qui, sous le titre de respect humain, ou celui de la crainte du ridicule, nous empêche de nous montrer tels que nous sommes avec des personnes d'une morale peu scrupuleuse, moins austère que la nôtre, et nous fait participer à leur excès ou bien à leurs autres passions? Personne n'ignore que, dans le cas contraire, imiter les autres c'est un hommage rendu à la vertu, et un véritable désavœu momentané de ses principes.

En attachant par la *pensée* plus de prix et de valeur qu'elles n'en

ont véritablement aux choses, même à de simples expressions, et trop d'importance à ses opinions et à sa personne, l'homme s'apprête des chagrins et des jouissances. Parfois aussi il se montre stupidement esclave des préjugés en se passionnant pour un mot, un geste, un regard, un manque de forme, pour un reproche mérité, une observation que peut-être il avait sollicitée. Un faux point d'honneur, la crainte du ridicule, et cet asservissement pitoyable au préjugé, occasionnent plus de duels que le besoin et le désir de se venger. Mais cette fausse interprétation de l'honneur, de la réputation ; cette crainte aveugle du ridicule, ont un pouvoir si tyrannique sur l'esprit de l'homme, que dans certaines occasions il faut réellement beaucoup d'efforts et de fermeté de jugement pour résister à leur impulsion.

C'est la *pensée* qui maintient l'avare dans une défiance continuelle de l'avenir, lui fait attacher tant de prix à l'argent, et chercher à se prémunir contre les vicissitudes de la fortune en se condamnant volontairement à la misère la plus affreuse au milieu de ses trésors.

Quelle activité déploie la *pensée* dans l'ambition ! Cette passion n'est-elle pas le désir insatiable des honneurs, des dignités, de richesses, de la célébrité, d'un rang toujours supérieur à celui qu'on a obtenu? Ou, pour mieux dire, c'est une succession non interrompue de désirs, de craintes, d'espérances, de soucis, de joies, de chagrins, de succès, de disgrâces et d'agitations. Il me semble que, si l'on considère l'ambition comme une source féconde d'autres passions, c'est parce qu'on oublie que dans l'acception de ce terme collectif se trouvent réunies toutes ces passions ; savoir, désirs, espérances, craintes, inquiétudes, intrigues, cupidité, orgueil, jalousie, envie, joies, chagrins, bassesses, vertus, crimes, etc.

Enfin je regarde toutes nos actions, et par conséquent celles de douceur et de méchanceté, etc., comme l'exécution des ordres de notre *pensée* : le remords, le repentir, la conscience et la vertu, sont aussi ses œuvres. La sagesse ne peut-elle pas être définie la connaissance, l'amour et la pratique du vrai bien ?

Quant à l'influence de la *pensée* sur l'organisation, sans la pré-

sence d'excitans réels de passions, pour en donner une idée, il suffirait de dire qu'il y a des hypochondriaques et des personnes nerveuses qui semblent prendre à tâche d'augmenter l'excitabilité déjà trop vive et trop facile de leur sensibilité. J'en vois une preuve nouvelle dans la production des phénomènes physiologiques que suscite chez certaines personnes la crainte de la saignée. A cette seule idée, malaise extrême, tremblement général, pâleur de la face, accablement, tintemens dans les oreilles, étourdissemens, apparition de bluettes, imminence de la syncope, désordre dans la circulation, la respiration et les autres fonctions de la vie; et lorsque la veine est ouverte, quelquefois perte du sentiment et du mouvement. Ne sommes-nous pas témoins tous les jours des effets de la *pensée* sur le système nerveux chez les malades qui doivent subir des opérations chirurgicales très-douloureuses. L'idée ou la crainte des souffrances, qu'ils appréhendent et qu'ils s'exagèrent à eux-mêmes par la *pensée*, occasionne dans toute l'économie un trouble et des phénomènes tellement graves, que parfois il est impossible de se résoudre à pratiquer l'opération, ou bien alors on a à craindre des accidens nerveux plus ou moins funestes.

L'homme égaré dans une forêt, l'enfant éveillé pendant la nuit se créent par la *pensée* mille inquiétudes, mille dangers divers, et ils éprouvent tous les phénomènes physiologiques qu'on observe dans la frayeur. Que serait-ce si une cause réelle venait agir sur eux, lorsque l'organisation est déjà préparée et troublée de la sorte? Tout ceci prouve l'influence du moral sur le physique. Sur le point d'avoir une entrevue, une explication avec des personnes dont les droits et les intérêts sont opposés aux nôtres, nous supposons par la *pensée* qu'on manifestera des intentions méchantes et hostiles à notre égard, qu'on nous fera des objections injustes et tracassières, que des paroles dures et pénibles nous seront adressées; et à l'instant même, excitation cérébrale, congestion sanguine vers le cerveau, battemens du cœur forts et précipités, respiration courte et fréquente, soupirs, exaltation des facultés intellectuelles (tous symptômes de la colère),

idées de vengeance et de haine. Un exemple tout-à-fait analogue est celui d'un jeune homme qui, seul, livré à ses reflexions, s'entretient par la *pensée* de provocations imaginaires. Il prépare lui-même les offenses, ses réponses, ses gestes, ses menaces; et sort de ce rêve offrant aussi les phénomènes de la colère, passion que sa *pensée* seule vient d'improviser, si je puis me servir de cette expression.

Une mère attend son enfant qu'on a mené à la promenade; il devrait être rentré depuis un quart d'heure; et par la *pensée* cette mère, dévorée d'inquiétudes, surexcite sa sensibilité, suppose son enfant malade, perdu, écrasé, et elle ne tarde pas à éprouver des symptômes convulsifs ou à perdre tout sentiment.

Pour nier que la lecture a le pouvoir de modifier et même de créer un grand nombre de nos sentimens et de nos passions, il faudrait n'avoir jamais lu. Quel jeune homme en étudiant l'histoire n'a pas senti son imagination s'électriser, son cœur battre, et n'a pas désiré avec une ardeur enthousiaste ressembler aux grands modèles dont il admirait les vertus et les actions? Je répéterai qu'on ne saurait dépouiller nos sentimens de nos idées. La *pensée* peut les modérer, les entretenir et les exalter. Combien elle emprunte à la lecture pour ce dernier effet! Sans l'imagination, que seraient les beaux-arts et les sciences! Et qui pourrait concevoir sans la *pensée* l'estime, l'admiration, l'enthousiasme et le fanatisme: les passions s'allument au feu de l'imagination.

C'est par la *pensée* qu'un grand nombre de causes sont rendues actives. En effet, comment nos rapports avec nos semblables et ce qui nous entoure pourraient-ils nous affecter si nous n'en avions pas connaissance, et si la pensée ne les interprétait pas? Comment supposer qu'une injure, un danger, un malheur, une circonstance heureuse produiraient en nous les symptômes de la colère, de la frayeur, du chagrin et de la joie, sans l'aide de la pensée? N'est-ce pas la pensée qui apprécie notre situation sociale, les droits que chacun de nous peut avoir, les égards auxquels tout homme doit prétendre, les intentions et la conduite que l'on tient envers nous, les perfidies,

les noirceurs auxquelles nous sommes en butte? C'est elle qui nous fait attacher des idées d'importance et de déshonneur à telle ou telle expression; c'est elle que l'œil instruit d'un geste méprisant, l'oreille de reproches non mérités, de calomnies; et c'est par elle que ces provocations sont rendues actives, exagérées, et que tous les phénomènes physiologiques de la colère sont suscités en nous.

Un enfant de douze ans avait un père qui l'élevait très-sévèrement, et qui le traitait parfois avec cruauté. Ayant commis une faute assez légère, son maître lui dit qu'il allait le conduire à son père, et l'enfant devint aussitôt épileptique. Si une menace semblable a causé cette affreuse maladie, c'est qu'elle a été interprétée et exagérée par la *pensée* de ce pauvre enfant.

Des cris déchirans, la vue d'une plaie énorme, les plaintes étouffées, mais si éloquentes, d'un homme auquel on pratique une opération chirurgicale, ne produiraient rien sur nous si nous ne savions pas qu'un de nos semblables éprouve des douleurs horribles, si nous n'en avions pas connaissance enfin; car ici il y a autre chose qu'une sensation simple; et pour que l'impression soit reçue, il faut une association assez multiple d'idées. Pourquoi en présence d'un danger subit et réel, à la vue d'un animal furieux prêt à s'élancer sur nous, la vie est-elle au même instant presque éteinte? La *pensée*, objectera-t-on peut-être, n'a pas eu le temps de préparer l'organisation. Comment expliquerez-vous de semblables effets, plus prompts que la foudre? Je répondrai toujours : c'est par la *pensée.* Sans doute la cause est manifeste, elle n'est point imaginaire; mais encore a-t-il fallu la connaissance de ce danger. Les désordres ne sont venus qu'après celle-ci, et l'opération de la pensée, pour avoir été aussi rapide que l'éclair, n'a pas moins eu lieu: on ne saurait le nier. Dans ce qu'on appelle *antipathie* et *sympathie*, même à première vue, la *pensée* est loin d'être passive. Je la crois, au contraire, beaucoup plus active qu'on ne le suppose généralement.

Un jeune homme doit bientôt passer un examen, et par la *pensée* il se croit toujours en présence de ses professeurs. Cette idée le suit

partout. Il songe à la satisfaction, à l'honneur, à l'importance du succès qu'il espère; et d'un autre côté il ne peut, malgré ses efforts, perdre de vue la honte et les suites du résultat opposé. C'est par la *pensée* que les questions se succèdent et se renouvellent avec une rapidité excessive, que le jeune homme est maintenu dans une perplexité permanente : enfin c'est elle qui détermine les symptômes suivans : excitation cérébrale, anxiétés, insomnie, agitation, malaise général, face pâle, sourcils froncés; physionomie inquiète, mobile, tantôt abattue, tantôt ranimée; douleur épigastrique très-vive, inappétence, nausées, vomissemens, diarrhée, besoin très-fréquent d'uriner, circulation ataxique; battemens du cœur selon la nature des idées, c'est-à-dire selon la crainte ou l'espérance, forts ou imperceptibles; température du corps en rapport avec ces derniers; respiration courte et fréquente, soupirs, etc. Au moment de l'examen, quelquefois excitation cérébrale avec disposition heureuse des facultés intellectuelles, qui sont présentes, vives et nettes; mais plus fréquemment le contraire a lieu, et il existe alors imminence de syncope, espèce d'étonnement cérébral, tintemens dans les oreilles, facultés affaiblies, voix altérée, perte de mémoire, hésitation, fatigue extrême après les moindres réponses, qui souvent sont incomplètes.

C'est encore la pensée qui fait si horriblement souffrir et rend si malheureux l'homme qui est dans une attente extrêmement grave et décisive pour lui. Qui ne sait que dans une telle situation les jours paraissent des siècles, les heures des années? L'état affreux physique et moral, qu'entretient et renouvelle sans cesse la fluctuation entre la crainte et l'espérance, ou l'activité désordonnée d'une imagination qui ne sent aucun frein, n'aperçoit aucun but fixe, fait soupirer après une certitude quelconque, dût-elle même apprendre une nouvelle désespérante. Oui, tout en la redoutant, on la désire alors, et de bien bonne foi! Notre tourment cesserait, car la certitude est le terme du repos de l'imagination, et c'est la pensée qui fait notre supplice.

Quand on réfléchit un seul instant sur la multiplicité incalculable et la diversité des circonstances qui viennent assiéger l'homme pen-

dant la vie, qu'elles rendent tantôt douce et calme, tantôt agitée, tumultueuse, en un mot, si compliquée ; on ne doit plus être étonné de la persistance des passions malgré le progrès des années, malgré nos efforts, et même malgré l'expérience. Pourquoi dans le monde trouve-t-on l'homme si inexplicable, si ondoyant et si divers, selon l'expression de Montaigne? C'est qu'on ne veut considérer que lui seul, sans faire attention aux causes et aux circonstances qui peuvent modifier tout son être, lui faire plaisir ou peine, le tranquilliser ou l'inquiéter, et produire sur lui des impressions et des effets plus ou moins affligeans et durables. Les événemens les plus heureux de la vie, aussi-bien que les plus désastreux, rendent notre existence si variée, que souvent elle devient pour nous-mêmes incompréhensible. Et, en effet, dans l'espace d'un certain nombre d'années le même homme n'a-t-il pas donné des preuves de paresse et d'activité, de lâcheté et de courage, de prodigalité et d'avarice, de la sensibilité la plus touchante et de la dureté la plus inflexible, d'erreurs et de vertus, de faiblesse et d'énergie morale, d'égoïsme et de dévouement? Outre ces causes dont je viens de parler, j'observerai encore que l'homme, sans autre société que lui-même, trouve des résistances, des obstacles à ses projets, à ses espérances, à l'exécution de ses devoirs et de ses principes, dans cette lutte continulle de son organisation contre son moral, et de celui-ci contre son organisation. La vie est un combat perpétuel, et un assez grand nombre d'exemples nous autorisent à répéter avec Young :

How poor! how rich! how abject! how august!
How complicate! how wonderful! is man (1).

Bien que ce soit de la *pensée* que je m'occupe spécialement ici, néanmoins je suis loin de croire l'organisation passive, et de méconnaître la part qu'elle prend dans les passions. Chacun de nous

---

(1) Que l'homme est pauvre! qu'il est riche! qu'il est abject! qu'il est auguste! quel être compliqué et vraiment étonnant!

trouve dans son tempérament des dispositions particulières ; il reçoit dans les différens âges de la vie, c'est-à-dire la succession graduelle d'accroissement, d'état stationnaire et de décroissement de l'organisation, des influences variées, ainsi que de la part des climats, du régime, de l'état de santé et de maladie, de la menstruation et de la gestation chez la femme : influences qui ne sont point étrangères aux passions. De plus, c'est l'organisation qui reçoit les impressions, est bouleversée à la suite de ces chocs nombreux, et conserve des désordres plus ou moins persistans et funestes, que nous attestent la nostalgie, l'hypochondrie, un grand nombre d'autres maladies nerveuses, des hémorrhagies, les anévrismes du cœur, de l'aorte et de ses gros vaisseaux, les affections cancéreuses, le choléra-morbus, l'ictère, l'apoplexie, l'aliénation mentale, etc., et quelquefois même la mort. Cependant ce n'est point l'organisation qui crée les provocations que suscitent nos rapports, et c'est la pensée qui les apprécie et les interprète.

Si l'homme est avide de sensations simples, ne le voyons-nous pas aussi se tourmenter et s'évertuer pour éprouver des impressions morales toujours de plus en plus vives. Dans ses lectures, il ne cherche que des émotions, dans les spectacles de même. Bientôt il ne trouve plus aucun drame capable de le toucher et de l'intéresser. Pour que la musique lui offre de l'attrait, il faut qu'elle peigne des passions. Voilà comment l'homme par l'erreur de la *pensée* se transporte sans cesse hors de la nature; il exagère ses plaisirs, éternise ses chagrins, voudrait être où il n'est pas, suppose à l'avance des malheurs et des impressions fâcheuses sans la moindre annonce ou probabilité. Il se maintient constamment dans une excitation maladive, et fait le tourment de sa propre existence. Qui ne sait pas que l'homme, la plupart du temps, se forge des passions et des sentimens pour ainsi dire théoriquement? Il n'attend pas que les impressions l'instruisent pour savoir ce qu'elles seraient; et devançant l'expérience, il les suppose au gré de son imagination. C'est ainsi qu'il grossit et embellit tellement par la *pensée* ses plai-

sirs à venir, qu'au moment où il obtient ce qu'il a si ardemment désiré, souvent son calme et son peu d'enthousiasme le frappent d'étonnement. Il s'aperçoit alors que posséder n'est pas jouir.

Par une *pensée* mal dirigée, beaucoup trop de personnes malheureusement surexcitent leur organisation et exaltent leurs sentimens. Tous les extrêmes ne sont-ils pas également condamnables? et une sensibilité rendue excessive n'est-elle pas aussi ridicule, ne mérite-t-elle pas d'être blâmée autant que l'égoïsme le plus impassible et le plus illimité? Les femmes, douées, en général, d'une excitabilité plus grande et plus facile que les hommes, ont plus qu'eux besoin d'être averties qu'en faisant des efforts pour acquérir des idées justes des choses, et l'habitude d'un jugement sain, en modérant leur imagination et leurs impressions, elles seront plus heureuses, et se préserveront d'un grand nombre de maladies. C'est, en effet, chez elles qu'on remarque le plus d'affections spasmodiques. Elles s'écoutent, excitent leur système nerveux, finissent par tomber réellement malades; et, chose très-fâcheuse, c'est qu'ignorant quel est le pouvoir de la *pensée* sur l'organisation, elles se persuadent que l'imagination ne prend aucune part aux phénomènes qu'elles éprouvent. Voici un fait qui démontre bien évidemment l'influence opposée du moral sur le physique. Une jeune personne avait eu déjà plusieurs attaques d'hystérie : avertie par son médecin qu'une détermination forte, une distraction prompte au moment où une attaque nouvelle s'annoncerait étaient capables d'empêcher celle-ci d'avoir lieu, elle suivit les conseils qu'on lui avait donnés, et fut délivrée de ses convulsions. Loin de là, les femmes, la plupart du temps, ressentent à peine le moindre phénomène précurseur de cette maladie, que par la crainte seule elles excitent et exaspèrent les accès en secondant l'organisation. Qu'une personne atteinte d'une affection, même assez légère, se crée par la pensée mille inquiétudes, mille terreurs chimériques, elle agit sur son organisation d'une manière tellement défavorable, que souvent des accidens très-graves ne tardent pas à

se manifester. Des idées d'espérance et de calme produisent, au contraire, des effets opposés. C'est par la *pensée* que le militaire, qui attache des idées d'honneur et de bravoure à ne pas laisser échapper le moindre signe de souffrance, parvient à supporter des opérations chirurgicales très-douloureuses sans pousser aucune plainte. L'observation et l'expérience m'autorisent à dire que bien régler sa *pensée*, la modérer, ainsi que sa sensibilité, c'est régler, modérer ses passions, en diminuer le nombre, et travailler à sa perfection et à son bonheur.

Assurément l'organisation n'est pas sans pouvoir à l'égard des passions; mais cependant que ferait-elle sans les idées que nous attachons aux provocations qui se présentent? Qui pourrait soutenir que les idées qu'il a sont bien celles de son organisation, parce qu'il les a adoptées sans examen? Si toutes nos actions étaient irrésistibles et l'expression de notre organisation, la vertu serait un mot. S'il n'y avait point choix, délibération, nous n'aurions aucun exemple de résistances aux fautes, aux excès, et même à tous les crimes possibles : la morale et la loi seraient nulles.

Combien on doit apprécier les avantages et tout le prix d'un bon jugement, et chercher à former celui de ses enfans! En effet, souvent la provocation aux passions n'est aucunement réelle, et n'existe que par notre *pensée* malade. Nous connaissons tous de ces hommes inquiets, moroses, égoïstes, occupés d'eux seuls sur la terre, qui n'activent leur *pensée* que pour tourmenter ceux qui les approchent. Bizarrement et despotiquement susceptibles, ils voient dans l'action la plus simple une attaque directe et calculée, une intention de nuire, de faire de la peine. Tout les outrages, les irrite; aussi-bien la résistance que la soumission, la douceur que la révolte et la résignation. Ce sont de vrais fléaux ici-bas, et la vie auprès d'eux un véritable enfer.

Les impressions morales reçues à l'aide de la *pensée* au sujet de nos semblables et à notre égard, les idées et les actions qui s'y rapportent, et constituent des sentimens doux, humains, aimans, serviables,

bienveillans, opposés à l'égoïsme, composent ce qu'on a si improprement appelé les *qualités du cœur* : or, ces qualités ne sont point à l'abri de l'influence de l'éducation. L'enfant gâté, qui commande en maître aussi-bien à ses parens qu'à tous ceux qui l'entourent, contracte des habitudes morales contrariantes, égoïstes et méchantes. Il deviendra cruel, impérieux, insensible, sans affection pour ses proches, sans humanité pour les autres, qu'il est accoutumé à traiter en esclaves. Ces enfans sont, en général, horriblement vains, fiers, hautains et méprisans. N'ayant jamais reçu la moindre leçon ou observation, quoique sots et sans aucune instruction, ils se croient beaucoup d'esprit et de moyens. Ils ont constamment vu les autres se courber à leurs caprices, obéir à toutes leurs volontés, et n'ont aucun égard pour leurs semblables. Ne considérant qu'eux seuls dans l'univers, jamais ils n'ont ressenti les douleurs des autres, aucune émotion douce, compatissante n'a pu les atteindre, et par conséquent chez eux point de pitié ni d'attendrissement. L'homme qui est ainsi accoutumé à ne penser qu'à lui, à ne suivre que ses idées et ses désirs, rejette sans appel tout ce qui lui est contraire et qui s'oppose à lui. Mais il fait bien rarement ce retour, que les idées et les désirs de ceux qui ont des rapports avec lui trouvent aussi des obstacles dans les siens, et qu'ainsi l'opposition continuelle et réciproque commence au jour de la naissance pour ne cesser qu'avec l'existence. Si nous faisions plus souvent cette réflexion ; nous nous montrerions dans bien des circonstances moins injustes et moins passionnés, et la vie n'en serait que plus douce, persuadés que nous serions de la nécessité d'un commerce, d'un échange de concessions de part et d'autre. Loin de là on se rebute sans examen, on s'imagine voir partout agression, méchanceté, haine, douleurs, qu'on a la folie de supposer calculées et volontaires, même de la part des choses inanimées. N'est-ce pas à l'erreur de la *pensée* qu'il faut rapporter tant de vaines déclamations contre le sort ?

S'il est des passions qui peuvent ne se manifester, pour ainsi dire, que par accès, la colère, la frayeur, par exemple, passions pour les-

quelles l'excitant ayant disparu, ses effets se dissipent et cessent entièrement, il en est d'autres qui persistent plus long-temps, durent quelquefois toute la vie, et que la *pensée* entretient : telles que la jalousie, l'envie, la haine, la vengeance, le chagrin, le remords, etc. En parlant des sentimens, j'ai dit ailleurs que la *pensée* renouvelait des impressions que nous aurions reçues antérieurement. Personne n'en doute. Je me contenterai donc de citer la haine, qu'il est impossible de concevoir sans la *pensée*, qui nous exagère l'injure ou l'injustice qu'on nous a faites, rappelle les circonstances qui les ont accompagnées, la présence de plusieurs personnes témoins de notre affront, de notre honte. C'est donc la *pensée* qui nous excite contre celui qui nous a offensés, nous tient constamment éloignés de lui, renouvelle à sa vue tous les symptômes de la colère, et fait naître la vengeance. La jalousie n'est-elle pas le *défaut de confiance* en quelqu'un, la *crainte* de perdre ce qu'on *désire*, ce qu'on attend et exige de lui, ou bien encore la *connaissance* de sa propre faiblesse et de son peu de mérite *comparés* aux avantages et à la supériorité des autres (toutes opérations de la *pensée*)?

La différence qu'offrent les effets des passions dans les diverses classes de la société, et suivant l'éducation qu'on a reçue, nous prouve que la *pensée* peut les réprimer, et quelquefois même les annuler. De plus, nous les voyons chez certaines personnes bornés à elles seules sans jamais s'étendre aux autres. N'avons-nous pas, tous tant que nous sommes, fait des efforts pour nous délivrer nous-mêmes de quelques défauts ou pour nous vaincre dans des momens passionnés? L'exemple des autres, les conseils d'un ami ne nous ont-ils jamais été utiles? Qui ne sait qu'un très-grand intérêt à ne pas se trahir nous fait annuler au même instant plusieurs effets des passions? Nous y parvenons encore lorsque nous modérons nos désirs, que nous n'exagérons pas nos plaisirs ou nos chagrins, et que nous apprécions à leur juste valeur les circonstances qui nous environnent. La mort d'un parent que nous chérissons est moins terrible pour nous lorsque depuis long-temps nous devons nous attendre à cet événement.

Une dame d'une très-grande sensibilité perd son fils âgé de seize ans. Son mari et sa fille, abattus par leur douleur, tombent sans connaissance : on craint pour leur vie. Cette circonstance, appréciée par la mère, dont le chagrin est affreux, lui donne la force non-seulement de porter des secours à son mari et à sa fille, mais encore de s'occuper des détails relatifs à celui dont elle est séparée à jamais. Il fallait cette expérience pour qu'elle se crût capable d'un tel effort.

Par le raisonnement on se guérit de mille frayeurs ; et les mêmes causes qui, dans notre jeunesse, excitaient ces passions, dans la suite ne produisent plus rien sur nous. Aussi lorsque nous atteignons un certain âge, notre ancienne faiblesse nous fait sourire. Si des militaires ne doivent le courage qu'ils montrent qu'à leur tempérament, il en est un grand nombre qui le doivent à la *pensée*, c'est-à-dire à leur aversion pour toute action lâche, à la crainte du déshonneur, à l'espoir et au désir des récompenses, à l'amour de la gloire et de la patrie. Enfin par la *pensée* on s'accoutume à l'idée de la mort, et on se prépare à la supporter avec calme et fermeté. Combien de nobles et courageuses victimes dont les noms pourraient être reproduits ici ! Apprécier à leur juste valeur les provocations, les événemens et les chocs de la vie ; savoir diminuer le cercle de ses désirs, modérer son imagination et sa sensibilité, supporter ses chagrins, se montrer supérieur au sort par une résignation inébranlable contre les vicissitudes humaines, voilà la véritable énergie morale que tous les hommes doivent rechercher et s'efforcer d'acquérir. Je puis dire être assez heureux en particulier pour connaître plusieurs de ces exemples très-rares, qui n'en méritent que plus notre admiration.

En résumé, je considère la *pensée* comme un des excitans les plus puissans et comme un des meilleurs calmans de l'organisation. Dans un grand nombre de maladies entretenues et causées par des affections morales, que feront tous les remèdes possibles sans la tranquillité de l'esprit ? L'efficacité du traitement moral chez les aliénés

n'est-elle pas aussi une preuve nouvelle et péremptoire en faveur de cette opinion ? J'ai eu l'intention dans ce travail de signaler l'influence de la *pensée* dans la production des passions, et j'ai cherché à démontrer, 1.° qu'elle pouvait créer des causes provocatrices de passions ; 2.° disposer l'organisation à recevoir l'action des excitans qui se présenteront ; 3.° que par elle seule un grand nombre de causes sont rendues actives ; 4.° enfin que la pensée peut susciter les phénomènes et les symptômes des passions, les entretenir, les exaspérer, les renouveler ou les réprimer, et même les annuler.

APHORISMI MAXIMILIANI STOLL.

I.

487. Synochus putris dicta fuit, quæ debetur causis febrium aliarum quarumcunque majoribus, diutiùs applicatis; solidorum, fluidorumque degenerationi majori, universaliori, celeriori, putridinem referenti, sæpè prorsùs singulari.

II.

489. Tendinum subsultus, artuum apprehensorum contractio; decubitus supinus, neglectus, corpore ad pedes delabente; os apertum cum aphoniâ aut grunitu; deglutione difficili, sonorâ, suffocante.

Hemorrhagiæ variæ, narium, pulmonum, gingivarum, oculorum, cutis, systematis uropoëtici, ulcerum antiquorum, uteri, etc. Internæ quoque, sanguine intrà cava diversa effuso, tenui, soluto.

Locorum cubando pressorum ad coccygem, trochanteres, cubitos gangrænescentia facilis, cita, latè serpens; meteorismus.

III.

510. An in putri synocho vera putredo statuenda, aut putrida humorum dissolutio? An is solùm effectus, est non necessarius? An putredinis vocabulo solùm translatitiè utimur ad statum designandum? An et quonam modo est contagiosa?

IV.

675. Causa proxima malignitatis protopathicæ ignota, atque anonymos, solo effectu enervante, mortificante se manifestans, cordis et vasorum arteriosorum irritabilitatem atque adeò vitam ipsam aggreditur directè.

EJUSDEM MONITA ET PRÆCEPTA.

I.

832. Febre nondùm determinatâ, ab usu remediorum heroïcorum abstineto : utere methodo solùm indirectâ, generali, adversùs symptomata generalia eminentiora febris incognitæ.

Indicatione incertâ, maneas in generalibus.

Nunquàm aliquid magni facias, ex merâ hypothesi, aut opinione.

II.

833. Hâc methodo plurimùm fit boni : magni momenti est, non nocere; neque admittere, ut adstantes ægro noceant, aut æger sibi. Subindè solùm licet hac negativâ medicatione uti.

III.

834. Neque febre primum incipienti et levi remedia magna opponas, et ipso morbo majora.

IV.

841. Cautus sis in emeticis et purgantibus propinandis, iterandis, ne signa saburræ fallacia habeas pro veris.